

Expiration

Frédérique Dubé

Number 159, Summer–Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubé, F. (2020). Expiration. *Les écrits*, (159), 130–133.

EXPIRATION

J'inspire. Il est 5 h 22 du matin. Ma tête, tournée vers la grande fenêtre, suit les mouvements irréguliers du dehors. Elle guette patiemment l'arrivée du jour, le retour de la clarté. Je ferme les yeux. J'expire.

J'inspire. À 5 h 43, je suis exaucée. Les premiers rayons du soleil percutent les vitres de l'immeuble d'en face. Les lueurs passant d'un bleu profond à un mauve lilas m'invitent à sourire. Une poésie portée par la lumière de l'aube. Un feu dans sa robe du quotidien. J'expire.

J'inspire. L'horloge indique 6 h 02. Je suis allongée sur un lit d'hôpital. Un mince drap vert pâle me couvre. Mes orteils dépassent un peu. Le souffle chaud du mois d'août ne peut m'atteindre. Les hôpitaux ne savent pas faire entrer la douceur de l'été. Dans les hôpitaux, l'air est égal à lui-même. Froid et aseptisé. J'expire.

J'inspire. Le temps n'avance pas vite. Il n'est que 6 h 09. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Ou du moins, si j'ai dormi, je ne m'en souviens pas. Mon corps a cette capacité, malgré la surcharge électrique qui le secoue par intervalles réguliers, de couper le courant. Quand il le faut, il sait me prendre en charge. Il sait fort probablement des choses que je ne sais pas. Un langage qui ne se fait pas avec les mots, mais avec des influx nerveux, des pulsions vitales. J'expire.

J'inspire. Il est 6 h 32. Je me trouve dans une chambre étroite de l'Hôpital Saint-Luc. Au bout de mon lit, tout près de mes pieds, repose dans un sommeil agité Félix, mon amoureux. Tout comme moi, il est épuisé. Les soixante-douze dernières heures ne nous ont laissé aucun répit. Cela a commencé par des contractions émergeant subitement. L'être qui habite mon ventre a cogné à la porte. Il nous dit qu'il est prêt à sortir. Mais sortir de là, ce n'est pas aussi simple que ça. Ce n'est pas comme de franchir le pas de la porte de ma maison. La porte dont il est question ici a un cadre beaucoup plus ténu. Le passage se fait à l'aveugle. J'expire.

J'inspire. Il est près de 8 h. Félix est réveillé. Il est avec moi. Il patiente. Il suit avec la délicatesse d'un grand sage mes soubresauts. Il ne précipite rien. Il ne dit rien d'inutile. Lui et moi, nous sommes connectés. Il connaît mon silence. Celui qui s'impose lorsque les douleurs me font rentrer dans ma coquille. Il reste avec moi. Patiemment. J'expire.

J'inspire. À 8 h 24, Félix met Marin Marais dans le lecteur CD qui tient en équilibre sur le bord de la fenêtre. Tout d'un coup, la chambre se transporte ailleurs. Nous ne sommes plus à l'hôpital. Il n'y a que lui et moi. Et une viole de gambe qui touche l'âme. J'expire.

J'inspire. Je ne regarde plus l'horloge. J'écoute plutôt Les Folies d'Espagne et je laisse mon corps se débrouiller seul. Mon col se dilate sans me consulter. Il a plus d'expérience que moi. Des millénaires inscrits dans mes gènes. Des femmes par milliards qui bercent l'existence au creux de leurs hanches. J'expire.

Un bond dans le temps. Les choses s'activent à l'intérieur de moi. Les choses s'activent autour de moi. L'infirmière va et vient. Elle ressemble à un ange. Elle me parle dans une langue d'amour. Félix est toujours là, sa présence s'imbrique dans la mienne.

J'inspire. C'est la fin de la matinée. Malgré les plaques tectoniques qui s'entrechoquent violemment dans le bas de mon abdomen, je réussis à me glisser dans un grand bain à remous. Les lieux, l'eau, les bulles, la chaleur, tout me semble surnaturel. J'ai l'impression que je m'évapore. Je ne sais plus si mes sensations sont réelles. Je me sens engourdie. J'expire.

J'inspire. Je n'en peux plus. La douleur sourde me tire trop fort vers le bas. Je tends le bras avant de me noyer. C'est Félix qui l'attrape. Il coud une armure pour nous deux. Il me prend dans son armure. Ses mains me tiennent. Elles ne m'échappent pas. Félix et moi au nous. Lui et moi, nous nous séchons. Lui et moi, nous retournons à la chambre. J'expire. Nous expirons.

J'inspire. Félix est allé chercher l'anesthésiste. L'hôpital doit être grand comme une planète. Et l'anesthésiste parcourt tous les pays avant d'arriver au mien. Il est 12 h 41 et je me concentre sur les tableaux accrochés au mur. J'essaie de capter leurs détails, pendant qu'à côté de moi, dans une autre chambre, une femme accouche. J'entends ses cris perçants, ses râles, et ses souffrances me pénètrent encore plus profondément que les miennes. J'expire.

J'inspire. Il est 13 h et l'anesthésiste se fait toujours attendre. Je ne l'espère plus. Je me dis que la tempête ne pourrait pas être plus forte, que sans son intervention, je tiendrai le coup. Que je n'ai pas le choix, de toute façon.

J'expire.

J'inspire. L'anesthésiste est une femme. Elle est pressée. Elle m'annonce qu'à cause de ma scoliose, il est possible que l'épidurale ne fonctionne pas. Ou qu'elle soit moins efficace. Ce n'est pas grave. Je n'ai rien à perdre. J'écoute ses consignes. J'obéis. Je suis à sa merci. J'expire.

J'inspire. Accalmie. Il doit être environ 13 h 30. Le jour poursuit sa route. La Terre continue de tourner. Et Félix est debout près de moi. Marin Marais en boucle nous accompagne. La musique baroque m'enveloppe. Le séisme qui sévit en moi prend une pause. J'expire.

Un autre bond dans le temps. Le rythme s'accélère. Mon col est complètement dilaté. Les contractions se rapprochent les unes des autres. Elles sont solidaires avec le rythme cardiaque du petit être qui s'en vient. À ma gauche, Félix demeure alerte. À ma droite, c'est Geneviève, l'infirmière soleil. Et à mes pieds, une médecin aux cheveux poivre et sel, accompagnée de ses deux résidentes, s'apprête à intervenir.

J'inspire comme je peux. Il est 14 h 35 et l'air se fait rare dans la chambre exigüe où un attroupement s'est formé. C'est qu'une éruption volcanique est en cours. C'est que je suis un volcan. C'est que j'explose. Et la médecin se décide enfin à entrer en action — Écarte plus les jambes. À ta prochaine contraction, on pousse. Monte tes coudes à la hauteur des genoux et pousse de toutes tes forces. Pousse vers le bas, vers les fesses. Allez, on pousse quand je donne le signal... — Elle me donne des ordres sur un ton monocorde, un peu blasé. C'est qu'elle a passé l'âge de s'émouvoir devant chaque naissance. Elle en a vu d'autres, des accouchements. C'est peut-être parce que sa journée de travail s'achève. C'est peut-être parce qu'elle doit encore répondre à d'autres appels. Chacun de ses mots forme un magma dans ma tête. J'essaie de retenir ses directives, de mouvoir adéquatement chacun de mes membres. — Lève plus haut le coude gauche, ajoute-t-elle. — Je voudrais bien, mais je ne sais plus où est la gauche, je ne sais plus où est mon bras. Je ne sais plus où je suis. Je sais toutefois qu'il y a un énorme brasier dans le bas de mon ventre et que le crépitement des braises me rend sourde. J'expire fort.

J'inspire par à-coups. La médecin se fait commentatrice de mes performances pour ses deux apprenties. — La dernière poussée, ce n'était pas optimal. Si

ça continue ainsi, ça va être long..., leur dit-elle. — Sa remarque m'atteint. Je ne suis qu'une débutante. Après tout, c'est la première fois que mon corps se fait volcan. C'est seulement ma première coulée de lave. Félix perçoit mon découragement. Il plante son regard dans le mien. — Ne l'écoute pas. Tu es capable, tu apprends vite! Ça va bien, tu es bonne! — Il branche son corps sur le mien. Son intelligence kinesthésique remplace ma maladresse. Son sens de l'orientation déjoue mon égarement. Tout à coup, la gauche revient à gauche, et la droite, à droite. Félix exécute avec moi les ordres de la médecin. Il me place les coudes, remonte mes genoux, guide mes poussées. C'est mon coach d'accouchement, mon repère infailible. J'expire de minces filets d'air saccadés.

J'inspire puissamment. Je ne suis plus un volcan, je suis une forteresse. J'ai le courage d'une armée entière. Le visage de Félix s'illumine. L'infirmière, elle, pousse un petit cri de joie. Le dessus du crâne fait son apparition. — Je vois la tête, Frédérique! Il y a plein de cheveux! — Je n'ai même pas besoin de voir ce qu'il se passe entre mes deux jambes. Les yeux de mon amoureux sont bien plus nets qu'un miroir. Sa voix me donne la force nécessaire. Monte alors en moi un désir ardent, une urgence d'expulser. À ce moment-là précis, je me transforme en barrage. Un barrage qui cède sous le poids immense de l'eau. J'expire, puissante.

J'inspire très vite. Je suis une marathonnienne. Félix court à mes côtés. L'être chevelu qui surgit de mes entrailles court lui aussi. Il a une volonté de fer. Il se fraie coûte que coûte un chemin. C'est une course à relais. Nous nous passons le témoin, à tour de rôle, en boucle. Le fil d'arrivée est enfin à notre portée. Félix, le petit être chevelu et moi, nous le franchissons. Apaisement. Longue expiration.

J'inspire, sereine. Marin Marais est toujours là. Il traverse les siècles avec nous. Sa viole de gambe vibre sur les rayons de soleil qui pénètrent dans la pièce. Il est 15 h 12 et au creux de mon bras repose une petite boule de chair chaude. Je sens son cœur battre à tout rompre contre ma poitrine. Félix et moi sommes émus. Nous sourions avec le cœur. Ensemble, nous avons mis au monde une petite fille au teint de lait. Son visage rond est calme, ses yeux, clos. Et d'un commun accord, sans même échanger une parole, en une synchronicité parfaite, en une seule expiration, Félix et moi nous exclamons : « Bienvenue Alice ! »

Frédérique Dubé a écrit quelques pièces de théâtre, dont *Volatile Saule* (2012). En 2012, son premier recueil de poésie, *365 passants. Et 65 qui resteront*, paraît aux éditions d'art Le Sabord. En 2020 sortira *tite fille*, aux Éditions Fond'Tonne.
